

LE PROJET D'ABSTINENCE, UN OUTIL PRÉCIEUX

> Entretien avec Jean-Pierre Jacques, Psychanalyste et médecin.

Après avoir fondé et dirigé pendant vingt ans un centre d'accompagnement pour toxicomanes orienté sur la réduction des risques, Jean-Pierre Jacques a accepté de devenir conseiller scientifique de Dianova, une communauté thérapeutique fonctionnant sur le credo de l'abstinence. Un parcours atypique qui, nécessairement, conduit à des propos polémiques mais non dénués d'intérêt pour peu que l'on s'intéresse au paysage thérapeutique des assuétudes et à l'évolution des différents modèles de prise en charge.

A vos yeux, qu'évoque l'abstinence ?

Pour le grand public, les familles que je rencontre et beaucoup de professionnels de la première ligne, l'abstinence représente un idéal moral et sanitaire indépassable. En revanche, pour le clinicien que je suis, l'abstinence est une affaire qui ne va pas de soi. Pour certains sujets, l'abstinence est indispensable : sans elle, ils sont dans l'incapacité de trouver un équilibre vital. Pour d'autres, l'obligation d'abstinence est synonyme de mort, de malheur et de misère. Il n'y a pas de règle générale, d'où la difficulté.

Comment dès lors vous situez-vous par rapport à l'opposition qui est généralement faite entre abstinence et réduction des risques (RDR) ?

Le choix devrait pouvoir se faire au cas par cas. Je rencontre des gens qui sont extrêmement créatifs, joyeux, agréables pour eux-mêmes et pour autrui quand ils sont sobres et qui sont au fond de la désolation dans les

moments de consommation. Certains sont, au contraire, dans un désespoir sans nom quand ils sont sobres. On ne peut pas proposer le même impératif à chacun.

Quels sont les moyens dont dispose le thérapeute pour se prononcer ?

Avant tout, se donner du temps, car repérer si un sujet se débrouille mieux avec l'abstinence qu'avec la consommation prend énormément de temps. Et en disant cela, je n'inclus pas encore dans l'équation le nombre très important de gens qui sont à mi-chemin entre les deux, c'est-à-dire qui alternent entre des moments d'abstinence, par exemple la semaine, et des moments de consommation, par exemple le week-end, et qui peuvent ménager cette alternance assez bien. Ce sont probablement les cas les plus fréquents.

Autrement dit, les gens qui gèrent leur consommation ?

Je n'utiliserais pas le mot de « gestion » qui

me fait horreur. Il nous vient du vocabulaire du management capitaliste avec lequel les banques nous ont récemment dépouillés. C'est probablement un faux concept et un vrai piège. Disons plutôt qu'il y a des gens qui peuvent faire en sorte de ne pas s'engloutir entièrement dans la jouissance avec les produits. Inversement, je partage le point de vue de Baudelaire qui disait se méfier de quelqu'un qui n'a jamais été ivre. Cette personne a, selon lui, quelque chose de redoutable à cacher.

Comment, aujourd'hui, percevez-vous le milieu de la RDR dont vous avez été l'un des promoteurs en Belgique ?

Je constate que dans le milieu des institutions chargées de prévention et de RDR, un pan institutionnel non négligeable a pris tellement en sympathie la consommation que la sobriété lui fait désormais horreur. Cela m'inquiète à plusieurs titres. Tout d'abord, cette tendance conduit à installer une nouvelle norme qui n'est plus la sobriété mais la consommation qui, en tant que norme, est toute aussi pénible. Ensuite, parce que cette position si partisane leur aliène l'opinion publique et l'estime de la plupart des autres professionnels. Ces professionnels incarnent une sorte d'avant-garde obscure et perçue par le grand public et les professionnels « ordinaires » comme des allumés complets ou comme des militants d'une cause douteuse, celle de la bonne défonce. C'est une dérive que je constate depuis une quinzaine d'années. J'irai même jusqu'à dire qu'il existe un tropisme de la part de certains intervenants qui, concernés à titre privé par une consommation de produits assez significative, vont travailler dans le champ des assuétudes avec une sorte de fascination pour les ivresses et les défonces que se permettent leurs patients et qu'eux ne peuvent pas se permettre, car ils ont un reste de normalité à préserver. Dans certains débats autour de la RDR, j'ai senti un dédain pour les institutions qui travaillaient dans le champ de l'abstinence. Certains intervenants en RDR

semblent ne pas tolérer de ne pas retrouver leurs idéaux de consommation chez tous les professionnels et trouver scandaleux ou honteux d'aider les gens à bien fonctionner sans consommer, comme le font les communautés thérapeutiques (CT).

Est-ce la raison pour laquelle vous êtes devenu le conseiller scientifique de Dianova ? ¹

Oui. Mon expérience clinique me met quotidiennement au contact de gens qui sont globalement beaucoup plus satisfaits dans un dispositif de sobriété et d'autres qui le sont dans un régime de substitution. J'ai donc accepté l'idée que nous sommes inégaux face aux substances, que les êtres humains sont équipés différemment pour les affronter. Aussi, j'ai trouvé tout à fait justifié de continuer à m'occuper de substitution tout en soutenant des institutions qui travaillent dans le champ de l'abstinence ou, du moins, de l'abstinence modulée, car il y a quand même de la substitution à Dianova. Que ce soit du côté du « pousse à l'abstinence » qui mobilise beaucoup de magistrats et de policiers, ou du côté du « pousse à la consommation » qui est en sous-main le mobile d'un certain nombre de militants de la RDR, il faut se méfier des idéaux totalitaires. Evitons les anathèmes et les raccourcis de la pensée.

Vous estimez donc que le modèle de prise en charge développé par Dianova fonctionne ?

Tout à fait. Et de façon générale, celui des communautés thérapeutiques disponibles en Belgique francophone. A mon sens, les CT sont des instruments extrêmement précieux. Il arrive que le traitement de substitution en ambulatoire se révèle totalement dépassé pour un patient en particulier. Et il n'y a pas de traitement de substitution pour les sujets dépendants de cannabis, de cocaïne ou d'amphétamines. Faire l'expérience de six mois ou un an de vie sans produit peut dès lors représenter

1 Dianova Belgique : « La Ferme de Thioux », rue Albert Billy, 48 - 5370 Porcheresse ; tél. : 083/63 49 99 ; email : belgium@dianova.org

Du Patriarche à Dianova

L'association Le Patriarche est officiellement créée en France en 1974 par Lucien Engelmajer afin de mettre en place un lieu d'aide pour toxicomanes inspiré du modèle des communautés thérapeutiques. Elle démarre avec pour membres une douzaine de jeunes « patients ». L'association connaît un important développement d'abord en France, puis dans le monde. Plus de 300 centres ouvrent dans dix-sept pays. Cependant, la machine s'enraille avec l'inscription du Patriarche au répertoire des sectes dans un rapport parlementaire de 1995 et des plaintes de pensionnaires pour abus de confiance, et même viols. En 1998, son charismatique fondateur est contraint à la démission par le conseil d'administration. L'association abandonne alors toute référence à son créateur et prend le nom de Dianova sauf en Italie. Tout en héritant des structures et d'une partie du savoir-faire de l'ancienne association, Dianova soutient avoir opéré une profonde mutation démocratique et thérapeutique en tirant les leçons de l'expérience déviante dont elle est issue.

une véritable découverte. Il ne faut pas croire que le choix de rentrer en CT est aisé. Il y faut une bonne dose de courage, car cela implique un retrait social majeur. D'autant que dans l'imaginaire contemporain, les CT renvoient à Cayenne ou à la retraite dans un couvent et constituent souvent une marque d'infamie pour celui qui y rentre. Mais, expérience faite, je considère que c'est un outil précieux et que les gens qui y travaillent ont énormément de mérite. Au fond, le pendule a basculé. Dans les années 80, les CT tenaient le haut du pavé, la substitution était un dispositif confidentiel et combattu, la RDR était encore impensable. Aujourd'hui, les institutions qui continuent à travailler sur un mode privilégiant la sobriété sont presque honteuses de le faire et réduites à la portion congrue en matière de subsides et de prestige public. A mon sens, il s'agit de rétablir un équilibre tout en sachant que certains ne trouveront pas leur compte en CT, leur souffrance étant bien trop grande. Ils peuvent tenir quelques mois, comme accrochés avec les dents à une falaise, et ensuite, inévitablement, lâcher prise. Il est alors indispensable qu'ils puissent être recueillis dans d'autres modèles d'accompagnement, en ce compris

la délivrance contrôlée d'héroïne et, pourquoi pas, celle d'autres drogues un jour.

En quoi ce retour de balancier est-il perceptible dans votre pratique de psychanalyste ?

De façon générale, il y a sorte d'infamie qui s'attache aux gens qui ne peuvent pas boire, ou qui ne peuvent pas consommer. Je reçois de plus en plus de personnes qui sont en difficulté avec l'alcool, qui ont mené une lutte parfois pendant plus de 30 ans pour ne pas sombrer et pour lesquels la pression sociale à boire est furieuse et très difficile à contrecarrer. Je le vois également chez les plus jeunes qui subissent de plus en plus une pression sociale à consommer pour « être un homme » ou une femme, pour être « dans le coup », pour ne pas paraître un vieux ronchon. Cela soulève des questions au niveau de la liberté individuelle. On n'a pas gagné en liberté psychique, la consigne d'autrefois est aussi débile que la consigne d'aujourd'hui. Toutefois, j'admets volontiers que le monde va à ce point mal que l'on aurait toutes les raisons de se saouler tous les jours. D'autant que le robinet à défoncer est grand ouvert, aussi bien au niveau de l'invention des molécules par la science, qu'au niveau de la logique contemporaine. Dans mon travail de psychanalyste, je constate que le traitement à la mode n'est plus l'écoute sur le long terme mais un produit qui agit dans l'heure. Il faut être soulagé immédiatement. C'est prozac et viagra et non pas psychothérapie ou yoga. Et il ne s'agit pas d'une querelle d'école. On est dans une logique chimique. Les impératifs de l'époque consistent en des produits qui s'achètent, qui font effet sans délai et qui sont présumés miraculeux. On vit un « pousse à la chimie » tout à fait général et le psychisme ne fait pas exception. Tout le monde est en attente de la pilule ou du cocktail de pilules qui aidera à supporter la douleur d'exister ou les ratages amoureux. Depuis 1789, on a désormais tous droit au bonheur. Alors, si l'on ne l'obtient pas, on court le chercher dans les substances prescrites ou sauvages. Dans les années 80, avec l'émergence de la substitution et puis de la RDR, l'autorisation à consommer des produits ou des substituts fut

un moment de libération à l'égard des pesanteurs antérieures. La pesanteur d'aujourd'hui réside en l'idée que tout le monde doit consommer des produits, licites ou illicites. Celui qui prétendrait supporter le monde sans alcool, somnifères ou cocaïne est suspect et vu comme une sorte de vestige de la préhistoire, d'avant les promesses de la chimie pour tous.

Cette tendance ne porte-t-elle pas en elle le risque d'une réaction ?

C'est possible. Il suffit de voir comment l'idéal d'abstinence revient sur le tapis, notamment dans le monde musulman. La version conquérante de l'islam, seule religion à engranger autant de nouveaux adeptes, est une version qui considère la jouissance sexuelle et tous les plaisirs en général comme suspects. Si un retour de balancier doit survenir au sein des sociétés démocratiques, il est possible qu'il puise sa source dans la traduction politique et morale de ce corpus idéologique. D'après les statisticiens, en 2015, les enfants issus de l'immigration compteront pour moitié des enfants des grandes villes d'Europe Occidentale. Cela va peser très lourd, car la conduite des jeunes (y compris enfants de musulmans) qui se défont est perçue comme décadente par une majorité des populations musulmanes. Des régimes musulmans peu démocratiques, en Malaisie, en Iran, par exemple sont de ceux qui prétendent régler ces questions par la peine de mort.

Quelles sont les moyens pour déminer cette situation ; notamment en termes de prévention ?

Je ne sais pas. Je peux l'imaginer au cas par cas mais je ne vois pas comment en tirer une règle qui vaudrait pour tous. La même difficulté se pose en matière de sexualité. La rigueur sexuelle des années 50 était une calamité, mais le nouvel ordre sexuel tel qu'il est décrit par des auteurs comme Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut a parfois un côté tout aussi misérable. Or, je ne vois pas très bien comment traduire cela en termes collectifs. Je pense que ce travail est celui d'autres person-

nes. A partir de mon expérience de clinicien, je constate simplement que la critique trop vigoureuse de l'abstinence pourrait produire à terme des contrecoups vraiment fâcheux.

On n'est pas non plus arrivé au stade où l'on dit aux gens de consommer de la drogue ?

En effet, ce n'est pas le message qui est formellement adressé mais il faut avoir à l'esprit que les adolescents décodent très bien les sous-entendus. Le message n'est pas ouvertement incitatif mais fondamentalement permissif. Ils évoluent dans un univers où tous les idéaux sont désacralisés, où les parents et les enseignants sont déconsidérés, où les seuls principes qui résistent sont « je fais ce que bon me semble » ou « plus personne n'a de conduite à m'imposer ». Ne sont dès lors admis que les messages allant dans ce sens. Et quand les adolescents sont aux prises avec l'idée qu'ils sont seuls à décider, ils ne mesurent pas que ce n'est pas eux qui décident mais leurs pulsions. Je garde toujours à l'esprit cette petite phrase de Freud, le vrai scandale freudien : « le Moi n'est pas maître dans sa maison ». Nous croyons décider, nous pensons que notre conscience est la pointe la plus noble de notre esprit et que tout ce que nous faisons dans notre vie est le fruit de notre conscience alors même que nous sommes déterminés par nos pulsions, comme Freud les a désignées. Et ces pulsions sont foncièrement bêtes et à courtes vues. Les ados qui revendiquent le droit à disposer de leurs corps ou de leur psyché pensent prononcer un discours libertaire alors même que, pour une bonne part, ils sont piégés par des exigences pulsionnelles qui les bouleversent complètement. Après le calme qu'était l'enfance, la poussée pubertaire, avec les questions de l'immortalité, de la rencontre de l'objet sexuel, de l'orientation sexuelle, vient tout chambouler. Face à cette évolution qui peut se montrer extrêmement pénible, rien de tel qu'une bonne défonce pour se calmer. Je constate que les pédagogues s'intéressent à la perte du désir d'apprendre chez les jeunes et cette perte me semble un corrélat parfait de cette volonté de jouissance. ■